

Comptes rendus

Langue française

Nigel Armstrong : *Social and Stylistic Variation in Spoken French. A comparative approach*. Impact Studies in Language and Society. John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 2001. 278 p.

Les phénomènes variables de la langue française, mesurables avec la méthodologie quantitative variationniste développée par Labov, sont au centre des préoccupations de Nigel Armstrong (NA) dans son livre : *Social and Stylistic Variation in Spoken French*. Le sous-titre *A comparative approach* renvoie à son ambition de vouloir contraster les structures de variation en français avec les structures équivalentes en anglais. Plus spécifiquement, en faisant référence au théorème de Bell (Language style as audience design, *Language in Society*, 13,2, 1984, pp.145-204), l'auteur cherche à vérifier si les locuteurs des deux langues présentent le même type de relation entre variation stylistique : *intra-locuteur*, et variation sociale : *inter-locuteur* (ces termes sont peut-être mieux connus comme *diaphasique* et *diastatique* en français), tout en examinant également sur quel niveau linguistique (phonologique, syntaxique ou lexical) se joue le plus activement l'expression d'identités ou d'attitudes. Les raisons de la spécificité française dans ces domaines sont discutées.

Le livre est divisé en 7 chapitres, dont certains sont des remaniements d'articles écrits par l'auteur précédemment (1996-1999) (cf. la préface). Le premier chapitre (*Introduction*) contient les préalables nécessaires pour comprendre l'étude : le lecteur y trouvera une délimitation de la variété de français traitée, à savoir la variété d'oil des villes (« the urban non-southern French of France » (p. 2)), ainsi qu'une comparaison des processus de standardisation ou de convergence linguistique sur les territoires français et anglais – mais surtout une présentation détaillée du cadre théorique qui intéresse l'auteur. Les acquis des travaux de Labov, notamment cette formidable découverte de la structuration de la variation linguistique selon les groupes sociaux et selon la formalité du discours, sont d'abord passés en revue. Ensuite, la théorie de Bell sur la relation entre ces deux types de structuration est expliquée en détail. Selon ce linguiste, l'envergure de la variation linguistique entre les groupes sociaux est toujours plus grande que l'envergure de la variation linguistique stylistique pour le locuteur individuel : la variation interlocuteur est supérieure à la variation intralocuteur (« interspeaker variation will always exceed intraspeaker variation in quantitative terms »). Dans le cas contraire – que Bell n'a constaté que très rarement – il parle de « hyperstyle ». NA met en question la validité générale de ce théorème, en postulant que le phénomène de « hyperstyle » semble, à bien des égards, applicable au français (p. 9).

Le chapitre suivant (*Patterns of Phonological Variation*) continue dans le même ordre d'idées avec quelques pages générales sur la structuration de la variation, mais en présentant ensuite plus concrètement des résultats d'études variationnistes faites en Grande-Bretagne (2.2) et en France (2.3) dans le domaine phonologique. Une des

conclusions de ce chapitre est que les phénomènes variables en phonologie française, contrairement à leurs pendants anglais, ne sont pas physiologiquement arbitraires mais peuvent largement être caractérisés comme issus de processus de réduction naturels : la chute des liquides /l/ ou /r/ dans les groupes consonantiques devant consonne ou en fin de phrase (*table (de nuit), quatre (garçons)*), la chute de schwa entre deux consonnes (*la semaine*). Bien qu'étant naturels, ces phénomènes français sont cependant porteurs d'une lourde charge stylistique, un sujet auquel l'auteur revient dans le chapitre 3. Il termine cependant le deuxième chapitre par une présentation de l'étude faite avec Zoë Boughton sur les perceptions des accents en France, une étude qui a montré qu'en gros la France du Nord n'a pas du tout les accents urbains différenciés qu'a l'Angleterre : des locuteurs de l'Ouest (Rennes) étaient pratiquement incapables d'identifier correctement l'origine géographique des locuteurs de l'Est (Nancy). L'auteur explique ces faits historiquement (pp. 58-59), en mettant l'accent sur l'effort de standardisation émanant du pouvoir central à Paris et sur l'urbanisation tardive en France, comparée à celle de l'Angleterre.

Au troisième chapitre (*Socio-Stylistic Variation in French*), NA réunit trois études empiriques pour mieux mettre en évidence la variation phonétique concernant /l/, /r/ et schwa. Les études de /l/ et de /r/ ont été faites par lui-même à partir d'enregistrements avec des adolescents en Lorraine (filles et garçons, 11 à 12 ans et 16 à 19 ans), celle de schwa interconsonantique a été faite par Hansen à Paris parmi des gens de classes sociales différentes (Hansen : 'Le E caduc interconsonantique en tant que variable sociolinguistique', *LINX*, 42, 2000, pp. 45-58). La conclusion générale tirée de ces études indique que la phonologie française est caractérisée par le phénomène de « hyperstyle », désigné pourtant comme rare par Bell : quelle que soit la variable, la variation inter-locuteur (définie comme la différence entre l'interview et la conversation dans le corpus de Lorraine, et comme la différence entre la lecture et l'interview dans le corpus de Paris), est beaucoup plus importante que la variation interlocuteur. L'auteur cherche d'abord à attribuer ce résultat à des défauts méthodologiques dans le corpus de Lorraine (les jeunes étaient-ils suffisamment différenciés sur l'axe social ? les situations d'enregistrement provoquées étaient-elles au contraire trop différenciées en ce que le chercheur, non-natif en français, était présent dans l'interview mais absent dans la conversation ?) Il finit pourtant par conclure qu'étant donné que les données de Paris montrent la même structuration que celles de Lorraine et étant donné que d'autres chercheurs ont aussi récemment suggéré l'existence d'un tel phénomène (par exemple Gadet et Sanders), le « hyperstyle » en phonologie française est donc bien réel, et il suggère un certain nombre d'explications : le lien entre les variables étudiées et l'orthographe, la grande pression normative en France, manifestée par un enseignement très traditionnel (« the success of institutional pressures in inculcating in speakers' minds the « ideology of the standard » », p. 117), la grande distance phonique entre la langue écrite et la langue parlée.

La plus grande partie du chapitre 4 (*Grammatical Variation*) est consacrée à une comparaison entre le français et l'anglais en ce qui concerne la distribution sociale de la variation syntaxique. Après une introduction où NA présente les problèmes classiques liés à la volonté de traiter la variation en syntaxe avec le paradigme quantitatif de Labov (l'équivalence sémantique des variantes, la rareté des formes), il développe l'observation suivante : en français, les variables syntaxiques – en tous cas celles qui sont bien étudiées avec ce paradigme (le *ne* de négation, les structures interrogatives) – semblent employées par tous les groupes sociaux sans stigmatisation apparente des variantes moins formelles (négation sans *ne* ; *quand est-ce que vous venez ?*, *vous venez*

quand ?, *quand vous venez ?*), tandis qu'en anglais de tels phénomènes sont très rares, les variables syntaxiques montrant généralement une distribution beaucoup plus polarisée entre les classes sociales (il cite le *-s* de la 3^{ème} personne singulier (*she go/goes*) et la double négation, la présence ou l'absence de *that* relatif et complétif constituant peut-être une exception, pp. 151-152). NA conclut qu'au niveau interlocuteur, les variables syntaxiques françaises présentent donc le même type de comportement que les variables phonologiques examinées précédemment. Reste ensuite à savoir si cela vaut également au niveau intralocuteur. A titre d'exemple, NA consacre le reste du chapitre à une analyse de l'emploi stylistique du *ne* de négation parmi les adolescents de son corpus de Lorraine. Incité par les taux de maintien très irréguliers (très bas aussi) chez les locuteurs concernés (tableau 12, p. 163), il abandonne l'opposition soi-disant formel-informel (interview vs. conversation) et va à la recherche de motivations psycho-sociales d'insertion des *ne*. Il apparaît que le sujet et le ton, qui peuvent changer plusieurs fois au cours d'une interaction, sont autant de facteurs discursifs responsables des *ne* insérés. Etant donné ces difficultés, ainsi que la faible fréquence de la variable et le peu de locuteurs, NA ne peut donc pas conclure de façon univoque que le *ne* de négation se comporte comme une variable « hyperstyle » du même type que /l/,r/,schwa (une hypothèse récemment mise en avant par Coveney, cité p. 159), et il déplore le manque général d'études en variation intralocuteur dans le domaine de la syntaxe en français de France.

Montrant une forte variation selon l'âge et la classe sociale/le niveau d'études du locuteur, la liaison variable en français – sujet du chapitre 5 (*Variable Liaison*) – se détache des phénomènes de variation discutés préalablement. Cette spécificité, qui ressort de certaines des huit études résumées par NA (pp. 189-197) se manifeste aussi au niveau théorique : c'est un des rares cas où la maîtrise d'une variation caractérise les classes moyennes, tandis que les classes moins favorisées témoignent d'un comportement quasi invariable, ne réalisant pratiquement que les liaisons obligatoires. La valeur d'indice stylistique de la liaison variable, intuitivement évidente, semble plus difficile à démontrer à partir de données empiriques : peu de chercheurs ont comparé ce phénomène *pour un même locuteur* dans des situations d'interaction différentes. Mais NA souligne le caractère fortement variable au niveau individuel, en citant Encrevé (*La liaison avec et sans enchaînement*, 1988, p. 258) pour l'observation que, dans dix discours politiques différents, le taux de liaison variable chez Charles de Gaulle allait de 9% à 100 % (le ton et le sujet rentrant ici en jeu, comme dans le cas du *ne* de négation, bien que ce rapprochement ne soit pas fait par l'auteur). Le reste du chapitre sur la liaison présente une discussion de l'éventuel changement linguistique en cours qui rendrait la liaison variable plus rare avec le temps, que ce soit dans la sphère publique ou parmi les Français ordinaires.

Le dernier niveau de comportement linguistique variable étudié est celui de la variation lexicale (*Variation in the French lexicon*). Ce niveau se montre le plus récalcitrant de tous à un traitement variationniste quantitatif. Bien que le français soit riche en paires de « synonymes » comme *voiture-bagnole*, *manger-bouffer* (p. 212), l'auteur est conscient des problèmes d'équivalence sémantique, partagés avec certains variables syntaxiques. La valeur dénotative des variantes lexicales est peut-être identique, mais qu'en est-il de la valeur associative ? Il s'est résolu, dans son étude en Lorraine, à ne compter que les occurrences des termes non-standard (étiquetés *fam.*, *pop.* ou *vulg.* dans les dictionnaires), en chiffres absolus (liste en annexe pp. 245-253), et à faire une estimation plus simpliste de la relation entre le lexique employé, d'une part, et les facteurs sociaux et stylistiques, d'autre part. De fortes variations apparaissent, aussi

bien entre locuteurs de sexe et d'âge différents, qu'entre situations différentes (Interview/Conversation). NA conclut que le niveau lexical est probablement le niveau linguistique où se manifeste le plus visiblement l'expression d'identité (p. 231), mais il met en garde contre un rapprochement direct avec les résultats des autres niveaux examinés dans son livre, étant donné que le lexique se prête difficilement à une quantification du type variationniste. En fait, très peu de mots non-standard étaient représentés à la fois dans la situation Interview et dans la situation Conversation, les différents types de discours obligeant en quelque sorte à l'emploi d'un terme spécifique. – Le 7ème chapitre (*Summary and Conclusion*) résume les conclusions de ces études partielles.

Le mérite évident du livre de NA réside dans deux faits complémentaires : D'une part, l'auteur manifeste une très grande connaissance en matière de sociolinguistique variationniste et réussit à en discuter quelques-uns des principes théoriques importants, tout en arrivant aussi à initier le lecteur à pratiquement toutes les études faites avec cette méthodologie sur le français de France (avec de nombreux parallèles aux études faites sur le français québécois). D'autre part, l'auteur fait preuve d'une longue expérience pratique avec le modèle variationniste qui lui permet de rapprocher des résultats de recherche personnels en phonologie, en syntaxe et en lexique français (son livre se distingue dans cela d'autres ouvrages récents excellents) et de les discuter dans le cadre méthodologique choisi avec un but commun supérieur : trouver les principes généraux gouvernant la variation linguistique sur l'axe social et l'axe stylistique. Cette entreprise l'amène, comme nous l'avons vu, à constater les limitations inhérentes au paradigme labovien, et à introduire des éléments théoriques et méthodologiques d'autres branches de la linguistique dans l'interprétation de ses données (l'analyse de la conversation et du discours). – Les limites des données sur lesquelles se basent une grande partie de ses conclusions (celles de Lorraines), la redondance relevée entre certains chapitres (surtout au début du livre), ainsi que l'absence de quelques références qui auraient été très pertinentes pour les sujets discutés (les articles de Gadet et de Laks, 2000, dans *LINX*, 42 ; celui de Morel 1994, dans *Cahiers de praxématique*, 23 ; celui de Dewaele, 1996, dans *Revue Internationale de Linguistique Appliquée*, XXXIV), ne modifient en rien le fait qu'il s'agit d'un livre qui doit intéresser vivement tout chercheur attiré par la théorie de la variation ou, plus particulièrement, par la relation entre la variation constatée sur les différents niveaux linguistiques en français.

Anita Berit Hansen
Université de Copenhague

Langue italienne

Fulvio Leone: *La concorrenza tra i pronomi personali di terza persona nell'italiano sorvegliato di fine millennio*, Presentazione di Vincenzo Lo Cascio, Universitetet i Bergen – Romansk institutt, 2001. 191 + XII p.

L'autore affronta un argomento non nuovo per gli studi linguistici di vario orientamento teorico che ripropone all'attenzione dei lettori, sviscerandolo secondo una prospettiva sia diacronica, sia sincronica e supportando la sua ricerca con una cospicua e interessante mole di dati. Secondo Leone, i pronomi personali di terza persona sono un «complesso e instabile microsistema morfosintattico» i cui elementi «si intrecciano a formare un groviglio che è soggetto a cambiamenti diacronici anche in epoca con-

temporanea» (p. 1). Da qui l'interesse per un'analisi che non tiene conto soltanto dell'evoluzione diacronica di queste forme nel lungo periodo ma che si sofferma in particolare modo sulla diacronia recente di fine millennio, in cui si assiste ad un'ulteriore riduzione e semplificazione del microsistema dei pronomi personali di terza persona.

Dall'analisi dei dati proposti da Leone si evince che per i pronomi soggetto maschili il sistema vede un'alternanza delle forme *egli/lui* mentre per il femminile si registra unicamente la forma *lei*. Per i pronomi clitici dativali esiste invece una contrapposizione tra due serie di forme concorrenti che l'autore classifica in base al criterio della maggiore o minore formalità: una serie di pronomi formali o non marcati (*gli* masch. sing., *le* femm. sing., *loro* plur.) e una serie di pronomi «familiari o informali» (*gli* masch. e femm. sing., *gli* plur., *ci* polivalente). Relativamente all'analisi delle occorrenze dei pronomi soggetto e dativali nell'italiano di fine Novecento, l'indagine sistematica di Leone viene a colmare anche una lacuna bibliografica. Infatti, gli studi precedenti sull'argomento hanno principalmente per oggetto caratteristiche particolari dei pronomi, si soffermano essenzialmente sulla loro funzione testuale anaforica o deittica, e indagano le regole di combinazione e la distribuzione delle forme pronominali ma non la dinamicità del sistema in relazione alle «categorie semantiche di riferimento» (p. 3) dei vari pronomi. Proprio l'attenzione posta dall'autore sui referenti extralinguistici che determinano la classificazione delle forme pronominali risulta essere un punto particolarmente interessante della sua ricerca.

Leone suddivide le occorrenze pronominali in base a tre differenti categorie di riferimento corrispondenti alle classi semantiche persone, animali e cose, con un superamento della distinzione tradizionale avanzata da grammatiche e vocabolari che prevede esclusivamente una differenziazione in base al tratto [\pm umano] con un'assimilazione degli animali alle cose. Differentemente, dai dati di Leone emerge che per gli animali, indipendentemente dal tratto [\pm domestico], i pronomi usati sono: *lui*, *lei*, *loro* e non i continuatori di *IPSE*. Pertanto, con un contributo particolarmente originale, Leone afferma che: «[...] la classe degli animali, contrariamente a quello che lasciano intendere grammatiche e dizionari, oggi si differenzia da quella degli umani soltanto per il pronome *egli*, che peraltro appare sempre più perdente nella concorrenza con *lui*» (p. 115), per cui si tenderebbe piuttosto ad una differenziazione in base all'animatezza del referente, con un conseguente accorpamento delle classi di persone e animali. Un ulteriore punto di forza del volume di Leone è costituito dalla vastità e articolazione del *corpus*, suddiviso in sei decenni dagli anni Quaranta agli anni Novanta.

L'indagine si basa su novanta testi appartenenti per lo più ai generi: narrativa, saggistica, memorialistica e teatro. Inoltre, per gli anni Novanta, l'autore ha ritenuto opportuno raccogliere un *corpus* massmediale, costituito dalla lingua dei settimanali e dei quotidiani e dal parlato televisivo, che affiancato ai testi letterari, offre uno, spaccato più rappresentativo della lingua sorvegliata di fine millennio. L'inclusione di testi massmediali tra le produzioni sorvegliate può essere più o meno condivisibile. Tuttavia l'autore ritiene che anche per questi testi, indipendentemente da considerazioni diamesiche, valga e si possa applicare il parametro dell'alto grado di autocontrollo e che quindi, così come i testi letterari, presentino tratti e forme proprie di quell'italiano neostandard o dell'«uso medio» che l'autore si propone di indagare. In realtà, l'inclusione dei dati massmediali non comporta esiti particolarmente rilevanti per l'indagine e risulta essere poco produttiva. Inoltre, nell'analisi della decrescita delle occorrenze di tutti i pronomi personali di terza persona che si registra per questa parte del *corpus*, non si può non tener conto delle indubbie differenze tipologiche e del diverso grado di

autocontrollo che intercorrono tra testi letterari e produzione massmediale, i cui processi evolutivi risultano poco comparabili.

Nella scelta del *corpus*, scarsa considerazione viene attribuita dall'autore alla variabile diatopica, dal momento che l'appartenenza geografica degli autori considerati non sembra costituire un elemento rilevante nella concorrenza tra le varie forme dei pronomi. Il *corpus* così raccolto è esaminato minuziosamente da Leone che calcola le percentuali di frequenza in base alla frequenza totale delle singole forme in modo tale da stabilire il rapporto esatto tra due forme concorrenti per ciascun genere e per ciascun decennio. A ciò segue una analitica comparazione della frequenza totale di ciascun decennio onde ottenere il numero delle occorrenze nella diacronia. Questa comparazione diacronica dei dati, presentata nelle numerosissime tabelle che corredano il volume, è particolarmente interessante per ciò che concerne i pronomi tonici soggetto diminuiti, nei sei decenni considerati, di molto e con andamento piuttosto regolare. Differentemente i tonici complemento hanno subito una decrescita il cui andamento è stato più irregolare.

L'esame dettagliato condotto da Leone per i vari generi letterari offre anche una conferma di ciò che era stato affermato in parecchi saggi circa la semplificazione diacronica del sistema verso un superamento di opposizioni quali quelle tra «soggetto vs. complemento», «funzione anaforica vs. funzione deittica», «funzione di tema vs. funzione di rema». Anche per quanto riguarda le due serie dei pronomi clitici dativali i dati esaminati in diacronia mostrano una notevole diminuzione nel tempo con un diverso esito per la serie dei pronomi formali e di quelli informali. Inoltre, in merito ai clitici dativali la ricca mole di dati articolata dall'autore in relazione ai generi narrativi, offre nuovi elementi e permette di rivedere conclusioni avanzate in studi precedenti sull'argomento. È il caso ad esempio della forma *gli* plurale dativale la cui affermazione nell'uso parlato sarebbe stata avallata, secondo Sabatini, anche dalle scelte narrative della letteratura moderna, in particolare nella produzione manzoniana. In proposito confrontando parti descrittive e parti dialogate, Leone nota che la rilevanza dell'apporto letterario va ridimensionata, in quanto le attestazioni della forma sono limitate per lo più alle parti dialogiche. Anche relativamente allo statuto di *ci* dativale di terza persona al posto di *gli*, differentemente dagli studi precedenti, in base alle attestazioni del *corpus*, Leone è portato a concludere che non si tratta di una forma dell'italiano substandard, connotata diatopicamente, così come era stato precedentemente affermato, ma che ci presenta una diffusione «pluriregionale» e quasi «panitaliana» (p. 62).

Al lavoro di Leone va l'indubbio merito di aver fatto dialogare i dati e le occorrenze nel più ampio dei modi possibili, in uno sforzo continuo di integrazione tra la variabile diacronica, che indiscutibilmente domina il lavoro, con il piano testuale nell'articolazione dei generi letterari. Una tale correlazione lo porta a poter affermare ad esempio la maggiore propensione ai mutamenti diacronici nella narrativa e nella memorialistica, in cui si estende più che altrove l'uso dei tonici informali. Le conclusioni avanzate dall'autore, va ribadito valide soltanto per un italiano di livello diastratico elevato, si propongono ora come una ripuntualizzazione di regole già codificate e di conferme di «quanto era già più o meno noto sulla realtà linguistica odierna in modo intuitivo o comunque non sulla base di ricerche aggiornate e approfondite» (p. 131) ora come spunti per ulteriori analisi relativamente a fenomeni come l'uso della serie di *IPSE* con un referente reale, la prevalenza e la progressiva dominanza di *lui, lei, loro* come soggetto, la notevole asimmetria nella concorrenza tra i tonici con riferimento personale in relazione ai due numeri, l'uso quasi esclusivo dei pronomi della serie di *ILLE* soggetto e complemento con riferimento animale, che

meritano una trattazione sistematica e puntigliosa come quella condotta dall'autore. Infine il ricco corredo di tabelle risulta essere uno strumento prezioso per la ricchezza dei dati empirici che permettono di avvalorare o smentire ipotesi precedenti e conferisce al lavoro di Leone una notevole importanza anche come base di partenza per successive analisi, dal momento che induce a notare in modo più immediato fenomeni e linee evolutive. Ciò avviene ad esempio per la vistosa e costante diminuzione diacronica del numero complessivo dei clíticos e dei tónicos di terza persona, il cui numero delle occorrenze negli anni Novanta risulta più che dimezzato rispetto agli anni Quaranta. Questa linea di tendenza rimarca un tratto peculiare dell'italiano anche in ambito romanzo che potrebbe essere oggetto di approfondimenti ulteriori condotti tenendo conto anche di altri parametri di variazione.

Luisa Amenta
Università di Palermo

Littératures romanes

Hans Ulrich Gumbrecht: *Vom Leben und Sterben der großen Romanisten. Carl Vossler, Ernst Robert Curtius, Leo Spitzer, Erich Auerbach, Werner Krauss*. Carl Hanser Verlag, München/Wien, 2002. (231 p.)

La biografía de científicos es un género menor, tradicionalmente asociado a una función divulgativa, y, por tanto, dotado de un prestigio relativamente bajo en la república de las letras. No obstante, es probable que entre los lectores de una revista como *Revue Romane* se encuentren quienes en su adolescencia hayan leído con entusiasmo relatos de vidas de científicos como Einstein o Mme. Curie. Los lectores que se acerquen al presente libro tendrán la ocasión de revivir este interés de juventud a la vez que verán cumplidas sus exigencias literarias e intelectuales, pues Hans Ulrich Gumbrecht – catedrático en la universidad de Stanford de literaturas románicas, de teoría literaria y de historia de la ciencia, además de reputado ensayista – ha realizado una obra de incuestionables valores literarios y teóricos. Este libro consta de una introducción y cinco retratos biográficos de romanistas prominentes cuyo trabajo se sitúa, aproximadamente, entre 1920 y 1960. La intención que subyace al libro es la de contribuir a la historia de la ciencia trazando la historia reciente de una disciplina, la romanística, por medio de una indagación en la vida y obra de cinco grandes estudiosos pertenecientes a esta rama. La documentación del autor es sumamente sólida, pues ha exhumado una gran cantidad de fuentes (cartas, documentos oficiales, fotografías, artículos de periódico, etc.) para realizar sus retratos. Además de hacer uso de una vasta erudición, Gumbrecht retrata a estos grandes investigadores científicos con tan fina intuición psicológica como clarividencia histórica y teórica. Por medio del entrelazamiento de vida y literatura que caracterizó a los estudiosos retratados (y que, de una manera u otra, caracteriza a toda persona que se ocupe profesionalmente con la literatura), convergen en este libro el retrato psicológico e intelectual de una persona y la historia política y científica de una época.

Los romanistas retratados representan una brillante etapa histórica de la romanística a la vez que poseen una relación de familiaridad. El patriarca de este clan es el ilustre Karl Vossler, en cuya estela siguen los no menos ilustres Leo Spitzer, Erich Auerbach y Werner Krauss. A pesar de no ser discípulos suyos, tanto Spitzer como Auerbach fueron intelectual e institucionalmente promovidos por Vossler. Ambos le debieron a

Vossler su primera cátedra, Spitzer en 1925 y Auerbach, como sucesor de éste en Marburgo, en 1930. La excéntrica y enigmática figura de Werner Krauss fue también promovida por Vossler, como asistente a la cátedra de Auerbach en Marburgo en 1931, donde, con el fuerte apoyo de éste último, estuvo contratado hasta que en 1940 fue requerido por el ejército alemán como traductor. No fue hasta después de la guerra que Krauss consiguió una cátedra en Leipzig. Ernst Robert Curtius aparece en este árbol genealógico como el predecesor de Spitzer en la cátedra de Marburgo y como un respetuoso rival antes que como un «miembro de la familia». No se acaba aquí, sin embargo, la fila de romanistas que aparecen en el libro, pues al haberse licenciado y doctorado el propio Gumbrecht en Filología Románica por la Universidad de Munich, precisamente donde Vossler fue catedrático, se inscribe el autor en esta rama de la romanística. Así, esta obra también responde a una necesidad estrictamente personal del autor de alcanzar una comprensión de la propia biografía intelectual por medio de una indagación en la relación entre vida y obra de esos estudiosos que le sirvieron de punto de referencia como estudiante y joven investigador. El libro entero se puede considerar una respuesta a esa interrogación con la que se abre la obra: «Warum ich mich dafür entschied, in den Ferien zwischen dem ersten und dem zweiten Semester an der Universität München, irgendwann im Februar, März oder April 1968, das Haupt- und Nebenfach zu vertauschen, um laut Seminar-Kartei «Hauptfach-Romanist» und «Nebenfach-Germanist» zu werden, weiß ich heute nicht mehr genau.» (p. 7). En esta confluencia de historia de la ciencia y de (auto)biografía intelectual se encuentra el hallazgo literario del presente libro, ya que el autor no se limita a presentar las doctrinas y obras de los respectivos investigadores sino que incluye una dimensión existencial al trabajo intelectual.

La vertiente existencial de los retratos es reforzada por las dramáticas circunstancias históricas que les tocó vivir a todos los personajes retratados. Es inevitable que aparezca la cuestión ética en el relato de sus vidas, pues fatalmente el encuentro con esa monstruosidad política que fue el nazismo fue una prueba de fuego para la integridad moral de cada persona. Vossler, Curtius y Krauss, no judíos, adoptaron una actitud muy diferente cada uno. Vossler se retrajo a un exilio interior refugiándose así de la barbarie que le rodeaba, si bien sin distanciarse explícitamente del régimen nazista – ni siquiera después de la guerra–. Curtius tomó una postura expresa, pues se apartó claramente del nazismo y estuvo a punto de ser víctima de los espías y esbirros de Hitler. Krauss, por su parte, tomó parte activa en la resistencia contra el régimen nazi, ya que era miembro de un grupo marxista y fue condenado a muerte como consecuencia de una acción contra las autoridades nazis. Gracias a la intervención de una serie de prominentes profesores, entre los que se encontraban Vossler, Curtius y Hans Georg Gadamer, se logró evitar la ejecución de Krauss al alegar una enfermedad mental de la que de hecho sufrió hasta su muerte. Por su parte, los judíos Spitzer y Auerbach tuvieron que exiliarse al ser despedidos de la universidad a causa de su origen étnico, pero la reacción de uno y otro ante la realidad política fue sumamente diferente. Mientras el introvertido y distinguido Auerbach hizo frente a su precaria situación con un admirable estoicismo, el brillante e inquieto Spitzer no pareció tomar conciencia de la gravedad del nazismo, ni siquiera después de acabada la guerra.

En cierta manera, por tanto, el presente libro tiene carácter de *exemplum*, aun cuando esta interpretación se contradice explícitamente en la introducción al libro. Ahí el autor formula la opinión de que no es posible aprender de la historia (idea anteriormente desarrollada en la obra *In 1926*), con lo que lo único a lo que puede aspirar el texto es a crear en el lector la experiencia de revivir el pasado. Este propósito

es discutido sobre todo en el capítulo dedicado a Leo Spitzer, dado que una de las hipótesis fundamentales que Gumbrecht sostiene sobre este personaje es que él era esencialmente un *performer*, un virtuoso que en sus análisis textuales buscaba la creación de *presencia*. De esta manera se crea una inesperada convergencia entre el proyecto académico de Gumbrecht y el de Spitzer. A pesar de que la distancia teórica entre Spitzer y Gumbrecht es considerable, éste expresa que la intención subyacente al presente libro es la de redactar un testimonio de un deseo de *presencia* en la cultura filosófica actual (p. 144). Aparece así una intención teórica con este libro que supera el no desdeñable interés que la recuperación de una época de la romanística posee en sí. Gumbrecht se distancia tanto de la hermenéutica, que no busca presencia sino sólo prolongar la infinita cadena de interpretaciones, como de la deconstrucción, que niega la posibilidad de crear presencia por medio del lenguaje. Las brillantes conferencias de Leo Spitzer (a pesar de que lo que creaban era *otra* presencia, la de la conferencia y no la del pasado del texto comentado) representan «die Hoffnung auf eine Erlösung von Bedeutung, Sinn und Referenz aufrechtzuerhalten.» (p. 144). Así, el posicionamiento teórico de Gumbrecht representa un distanciamiento, ante todo, de la deconstrucción, ya que la hermenéutica en absoluto despliega una postura escéptica ante términos como significado, sentido y referencia.

Esta distancia hacia la ortodoxia deconstructivista se puede observar también en la conceptualización de la subjetividad que se desprende de los retratos, sobre todo si se compara el retrato de Spitzer con el de Auerbach. Dada la enorme necesidad de Spitzer de estar en el foco de atención de quienes lo rodeaban, este personaje desarrolló (o poseía de manera innata) una considerable capacidad para adecuarse a cualquier situación y adoptar el papel más conveniente según la necesidad. Este personaje encajaría, por tanto, como anillo al dedo en una concepción deconstructivista del sujeto, pues según ésta el sujeto no posee una identidad esencial, inmutable, al ser el concepto de sujeto un producto del logocentrismo occidental y por tanto absolutamente postizo, un mero significante. No obstante, Gumbrecht sugiere la existencia de una personalidad que precede a las configuraciones lingüísticas, ya que hubo ciertos papeles que Spitzer no fue capaz de hacer, tal y como se desprende de su ausencia de reacción ante la toma de poder de Hitler: «Politischer Widerstand oder Engagement waren nicht die Rollen, die ihm zusagten. Es war, als ob ein Wille, die politische Gegenwart nicht zu erleben, ihn gegenüber den Ereignissen neutralisierte, die sich um ihn zutragen.» (p. 106). Aun cuando Spitzer era un gran actor que se adaptaba a cualquier situación, en esta cita se sugiere un rasgo de su carácter que es anterior o más poderoso que la permanente autotransformación. En el presente caso se podría suponer que abrirse hacia la realidad política alemana de 1933 era simplemente demasiado aterrador para la personalidad de este gran estudioso. Una situación paralela es narrada cuando Spitzer dio una entrevista a la *Johns Hopkins Magazine* en 1955: «Auch wenn kein Rollenfach Spitzer vollständig fremd war, so fand er doch sichtlich größeren Gefallen am Stil des orientalischen Paschas, des intellektuellen Stars oder des Millionärssohns als an Rollen, die irgendwelche Aspekte eines Opferdaseins oder großer Anstrengung beinhalteten.» (p. 131). En este caso, la elección de los papeles que escenificaba Spitzer se podría considerar fundada en el pecado capital llamado *soberbia*.

Continuando con la cuestión de la subjetividad: Gumbrecht realiza, en el retrato de Auerbach, una crítica a la autonomía del texto, característica tanto del *New Criticism* como del estructuralismo, que elimina la conexión entre obra y vida. Si bien la deconstrucción sí establece una relación entre texto y vida, ésta es infinitamente pobre ya que la inestabilidad de cualquier formación de significado que esta teoría sostiene, conlleva

la imposibilidad de fijar una orientación existencial dada (compromiso social, estoicismo, rectitud moral). Al caracterizarse Auerbach por su serenidad estoica ante las adversidades, Gumbrecht argumenta que este erudito encontró en la tranquilidad anímica la *figura* (en alusión al célebre ensayo de Auerbach) que dio forma a su individualidad. Así, Gumbrecht se distancia de la idea del sujeto como una sucesión de máscaras lingüísticas (deconstrucción) a la vez que determina la existencia de una relación entre literatura y vida. Se podría añadir que el mero hecho de escribir este libro es un testimonio de que vida y obra, de una manera u otra, se impregnan mutuamente.

En consecuencia es posible percibir un guiño irónico en el postulado mencionado arriba de la inutilidad del presente libro. Como debería desprenderse de lo dicho hasta aquí, este libro no es sólo la recuperación de una época en el desarrollo de una disciplina científica, narrada desde la perspectiva de determinados protagonistas de esta disciplina. Es también una participación en el debate sobre los paradigmas teóricos actuales de las humanidades. En conexión con esto surge una cuestión que quizá se debiera discutir, la idea de que la romanística sea una disciplina en decadencia (pp. 21-23). El hecho de que ya no goce del altísimo rango que poseía en las universidades alemanas en la época de que trata el presente libro no tiene por qué significar que se haya agotado como disciplina científica. Si bien es indudable, como arguye el autor, que hoy día la Romanía ya no posee el significado de alteridad frente a la Europa protestante y germánica que le concedía a la romanística ese valor de encuentro con la *otredad cultural*, esto no es lo mismo que su potencial de producción de conocimiento esté exhausto. Si se hace una comparación con las filologías clásicas se podría preguntar si el hecho de que la lengua y literatura griega y latina hoy día ya no sean indispensables en la formación (en su sentido germánico de *Bildung*) humanística (por no hablar de su valor en la cultura general de la población), es sinónimo de su muerte académica. Así, la considerable cantidad de publicaciones recientes sobre la historia y fundamentación de la romanística (de las que forma parte el presente libro) se deberían tomar como signo de vitalidad antes que de desfallecimiento.

Añadidos a los mencionados valores de orden histórico y teórico se encuentra la calidad literaria del libro. Seguramente, la clave del logro literario de la obra se encuentre en la explícita inscripción del autor en lo narrado. La presencia preponderante del yo narrador conlleva una carga de subjetividad que, dado el ideal de objetividad inherente a cualquier estudio académico, no se suele encontrar en los trabajos críticos. Al mismo tiempo, el tema de la recuperación del pasado por medio de la escritura es, sin duda alguna, uno de los más literarios de la historia cultural de Occidente. Gumbrecht trata este tema en consecuencia con su pensamiento teórico, pues el hecho de que es imposible recuperar el pasado enteramente, de que cualquier representación del pasado es una visión parcial y mediatizada, es enfatizado por medio de una sutil fragmentación en el relato. Así, el retrato de Auerbach no persigue el destino de éste después de la guerra, ni tampoco menciona con una sola palabra la elaboración del libro que quizá haya tenido más pervivencia en el desarrollo posterior de la crítica literaria, el clásico *Mimesis*. Esta noción de la irreparable pérdida de gran parte del pasado también queda reflejada en el sugestivo pasaje en que son descritas las fotografías que el autor/narrador encontró de Werner Krauss. También aquí está implícito el tema de la fragmentación de nuestro conocimiento del pasado, pues se nos describe cómo es imposible explicar o situar en el tiempo y el espacio gran parte de lo que aparece en esta serie de fotografías. No obstante, sí es posible hacer presente y recuperar una parte importante de las vidas y acontecimientos que quedaron atrás, tal y como el presente libro lo atestigua. El que esto no necesariamente tenga que ser una

tarea cubierta de solemnidad y seriedad, lo demuestra sobre todo el retrato de Werner Krauss, a quien el autor conoció personalmente. El humor está presente a lo largo de toda la obra, pero de manera más intensa en este capítulo, ya que la actitud de Krauss – fuera ésta causada por su enfermedad o no – ante las convenciones sociales era altamente extravagante. De esta manera, las personalidades retratadas en el libro cobran vida, el lector es llevado a percibir no sólo la perspectiva intelectual que las caracterizó, sino también su carácter, sus debilidades y virtudes, en suma, lo que *encarnaron* como personas. No se puede subestimar este «retorno al individuo» del que es síntoma esta obra, ya que implica que el desarrollo de la ciencia y el pensamiento está fundado en circunstancias tanto individuales como históricas. El que sujeto y discurso se presupongan mutuamente es una premisa que se pensaba para siempre desterrada de los estudios humanísticos. Así, la presente es una obra con múltiples capas de significado que, llegado el día, seguramente se considerará entre las aportaciones de la romanística a las humanidades.

Julio Jensen
Universidad de Copenhague